

Le "syndrome de Stockholm" dans les groupes "parler de soi".

Il y a plus de dix ans que j'ai cessé de tenir séminaire. Ou alors je l'ai remplacé par mes vidéos. Ça évite aux gens de se déplacer et ça touche un public bien plus large. ça, c'est dans le modèle : un type parle, les autres écoutent. Un type supposé savoir. À la fin, quelques questions sont possibles ; un tout début de débat, pas grand chose.

J'ai donc élaboré, au cours des âges, le concept du groupe « parler de soi » avec sa variante « analyse de la pratique ». Dans les deux cas, il s'agit de parler de soi, et non des autres, ou alors de soi dans son rapport aux autres, évidemment. Il s'agit d'essayer de faire autre chose que le séminaire « transmission de savoir » et aussi quelque chose de différent des soirées où l'on cause de tout et de rien sans écouter ce que disent les autres qui, d'ailleurs, ne se mouillent que rarement à parler d'eux mêmes. Et ils savent pourquoi : ils ont peur du jugement.

Eh bien, c'est l'exercice le plus difficile qui soit. Avec les années et l'expérience j'ai été conduit à y instaurer des règles draconiennes afin d'éviter que ce soit le bordel. « On n'interrompt pas quelqu'un qui parle » « on ne finit pas ses phrases à sa place ». « On n'interprète pas ce qu'il dit, on ne juge pas ce qu'il dit ».

Plusieurs groupes ont capoté parce que j'avais rappelé à quelqu'un de ne pas interrompre un autre qui parlait. Curieusement, ce genre d'intervention provoque une vexation effroyable chez la personne que j'ai reprise. Comme si couper la parole à quelqu'un, pour elle, ce n'est pas un problème, mais se faire rappeler la règle qui est de ne pas couper la parole, c'est insupportable. Cela a provoqué, presque toujours, l'éviction par elle même de la personne que j'avais ainsi reprise.

Encore plus curieusement, j'ai pu constater une étrange réaction de la personne dont la parole avait été coupée : toujours, cette personne déclare n'avoir pas été coupée ou, si ça avait été le cas, ça ne faisait pas problème. Devant de telles dénégations, qui sont allés jusqu'à l'hallucination négative (« ça n'a pas eu lieu ») les bras m'en tombent.

J'y vois ce que j'appellerais un syndrome de Stockholm. Vous savez, c'est en référence à cette prise d'otage dans les années 70, à Stockholm, où les otages, après plusieurs jours passés avec les terroristes, ont pris fait et cause pour leurs ravisseurs. Pourtant il ne s'agit pas de terrorisme, personne n'est pris en otage, aucune vie n'est en jeu. Je ne m'explique pas la chose, je constate, car avec le recul ça s'est toujours passé ainsi, à ma plus grande stupéfaction.

Au-delà de cette question de la tenue de la parole d'un sujet, la question du non jugement s'avère une véritable gageure.

Je me suis aperçu, avec le recul, à quel point mes analystes avaient pu être jugeants, et tous les jours je lis des témoignages de gens qui se sont fait jugés par leurs analystes, ou interprétés dans un sens qu'ils ne comprenaient pas, ou ont subi des injonctions à faire ou à ne pas faire ceci ou cela. Et pourtant l'analyse est censée être le seul lieu où cela est possible : pouvoir parler sans être interrompu, sans être jugé, ni interprété, ni se voir imposer des comportements moraux ou des paroles convenables. Le seul interdit devrait être : pas de passage à l'acte avec l'analyste. Mais fantasmer, ça c'est possible, y compris des horreurs à propos du dit analyste ou de qui que ce soit. Et passer à l'acte avec d'autres (dans le respect des lois évidemment : on ne tue pas les gens), ce ne devrait pas être le problème de l'analyste.

Alors dans un groupe, c'est évidemment pire, car ça multiplie les possibilités de jugement par le nombre de participants. Et puis, quand j'interromps quelqu'un qui a interrompu quelqu'un d'autre,

afin d'interrompre l'interruption, je suis obligé de pratiquer ce que j'ai interdit, c'est là le paradoxe. Par ailleurs il s'agit d'un jugement : j'ai jugé qu'il y avait interruption.

Bref, on ne sort pas de la morale. J'essaie juste de lui donner une coloration différente de façon à faciliter la parole de tous. Je ne vais pas dégainer le mot « éthique », que j'ai assez entendu à tout bout de champ et à tout propos, qui suffirait à vous dédouaner de la morale par la grâce du glissement sémantique.

Quand j'étais enfant, et encore adulte, tant que mes parents étaient vivants, à la table familiale, je ne disais rien. Normal, j'étais le petit dernier et je suis venu à cette table à une époque où j'étais encore le seul à ne pas savoir parler. Mais par la suite, comme on ne se souciait pas de moi, qu'on ne me demandait pas si ça allait, si ça c'était bien passé à l'école, quels étaient mes jeux préférés, ou je ne sais quoi encore, je ne disais rien. Ce n'était même pas un problème, c'était comme ça. Enfin, si, c'était un problème puisque je me souviens m'être formulé silencieusement la pensée : « si seulement j'avais quelque chose à dire ! ». J'étais dans l'admiration de mes grands frères jumeaux qui arrivaient toujours avec une anecdote de l'école, des profs ou des copains. Cela suscitait beaucoup l'intérêt de mon père, et souvent les rires de toute la famille. Moi, je ne savais même pas ce que j'aurais pu dire. J'avais beau trôner en bout de table, je n'avais pas de place. Comme le chante Roger Waters dans « The Wall », j'étais « confortablement engourdi » (confortably numb).

Sous hypnose.

J'ai mis toute une vie à m'en remettre.

À la fac, on écoute les profs. Dans les écoles de psychanalyse, on écoute les maîtres. En analyse, la séance courte vous coupe la parole en plein milieu d'un développement. Où parler ? Sans être sempiternellement jugé, coupé, interprété ? À part tenir séminaire soi-même, je ne vois guère de possibilité. C'est ce que j'ai fait pendant dix ans, sous une forme cependant inédite : certes, j'étudiais pas mal mes maîtres de l'époque, Freud et Lacan, mais surtout, j'y parlais de moi et de mes rêves : façon d'établir la théorie à partir de mon exploration de l'inconscient et pas seulement par l'étude des bouquins. Là, j'avais enfin quelque chose à dire !

Au fond, je continue ça dans mes vidéos. Au moins, je suis sûr de ne pas être interrompu. À l'époque où je tenais séminaire chez moi, il n'était pas rare qu'un fâcheux m'interrompe en plein milieu d'une phrase. Ce n'est pas particulier à mon séminaire, j'ai vu ça partout. Et moi, aimable, je répondais toujours à la question posée ou à la contradiction opposée, remerciant même la personne de sa généreuse intervention. Pas sans un pincement au cœur. Ma vraie pensée était : mais va te faire foutre ! Tu peux pas me laisser finir et poser ta question après ? Il est même arrivé que, profitant de ma mansuétude, quelqu'un tienne le crachoir à ma place jusqu'à la fin de la séance. Ah mais, c'est que je tenais à respecter la parole de chacun ! ... au détriment de la mienne, ce qui avait toujours été.

Mais quid d'une table avec des êtres vivants autour, qui parlent et respectent la parole des autres ? C'est ce que j'ai cherché à construire en mode réparateur de ce qui a été mon enfance. D'où les groupes « parler de soi » et « analyse de la pratique ».

On rencontre toujours des gens qui parlent peu, ou pas du tout, et d'autres qui ne parviennent jamais à s'arrêter. Entre les deux se déploie toute une gamme de nuances de ces deux extrêmes. C'est ce qu'il s'agit de modérer dans un groupe, ce que je préfère faire par des règles posées au départ plutôt que par de continuelles interventions. Eh bien, ça ne marche pas, ou plutôt, ça ne marche qu'un temps. Il y a toujours un moment où je dois intervenir, avec les conséquences que j'ai dites, quasi systématiques.

Lorsque je constate que quelqu'un se fait écraser par la parole de quelqu'un d'autre, je me sens immédiatement solidaire. Dans mes interventions, il y a plus que l'impartial respect des règles. Il y a la revanche de l'enfant que j'ai été. Et je sais très bien l'effet que ça me fait lorsque je suis

interrompu moi-même : c'est une sensation presque physique, et en dessous, c'est la castration qui est en jeu. Parler, c'est mettre ses couilles sur la table, que l'on soit garçon ou fille. C'est pourquoi je comprends bien celui ou celle que j'ai interrompu dans son interruption. Il y a quand même des chances que ce soit du même ordre, sinon les gens ne feraient pas état d'une telle vexation. Dans l'importance du débit de la parole, dans la précipitation à répondre, à compléter la phrase de l'autre, à croire comprendre, voire à poser une question quand l'autre s'apprête à y répondre dans le déroulement naturel de son développement, se manifeste une lutte phallique, prévention contre la castration par castration de l'autre.

Ça pourrait donner une explication du dit « syndrome de Stockholm » : mais non, il est impossible que j'aie été castré. Cela rejoint l'hypothèse freudienne de la pulsion de mort : lorsqu'un événement désagréable est inévitable, faire comme si on l'avait provoqué soi-même. « Il est légitime d'avoir été enlevé par les terroristes, car leur cause est juste. C'est comme si je m'enlevais moi-même, j'accepte de bon coeur d'être un otage ». « Je fais partir un symbole de maman (un jouet que je jette au loin) car, ainsi, je suis responsable de ce départ, je ne le subis pas en victime » (le fort-da). « Je ne me suis pas fait couper la parole, car cela supposerait que j'ai subi une castration de la part de l'autre, ce qui ne saurait être le cas. Ou alors, la cause de l'autre est juste. La cause, ici au sens de : la chache de l'autre ».

Ça , je n'en veux pas. Je n'en veux plus. Assertion purement idéaliste. Je vois bien que ce n'est pas ainsi que ça se passe.

Eh bien, je persiste. Tant que je suis vivant, j'ai envie d'essayer quand même.

Un groupe « parler de soi » fonctionne à l'heure actuelle, son personnel ayant été pas mal modifié il y a quelques temps, suite à des problèmes tels qu'évoqués plus haut. Un groupe « analyse de la pratique » fonctionne, mais dans un *turn over* impressionnant. Des gens viennent une fois, puis on ne les voit plus, sauf les trois piliers du groupe, dont je fais partie. Pourtant on ne s'est pas privé de m'y faire la morale, comme partout, malgré la règle d'interdiction du jugement.

Là, je me demande : qu'est-ce qui fait si peur, là où j'essaie de donner toutes les garanties de respect de la parole de chacun ? Serait-ce cette morale qui semble impossible à contenir, qui fait que chacun s'érige en gardien de la morale générale, c'est-à-dire en Surmoi ? Pour éviter de parler de soi, jusque dans le lieu construit à cet effet ?

La morale est en effet ce qui maintient la paix sociale. Pour qu'elle soit vraiment efficace dans cette fonction, il faut évidemment que chacun partage la morale de tous. Dès lors que des écarts se font sentir dans sa conception même, l'ensemble se trouve déséquilibré. L'autre est conçu comme ne respectant pas la morale que l'on croit générale, il est conçu comme un dissident à exclure, même si la dite morale se refuse explicitement à l'exclusion.

Je n'échappe évidemment pas à ces mécanismes, surtout compte tenu du contexte infantile dont j'ai fait part. J'ai construit ces règles aussi pour moi-même, comme un petit idéal moral pour un petit groupe, un petit soir par mois.

S'il y en a pour rejoindre l'expérience, celle de partager cette morale minimale afin de se donner un espace de parole... ils sont donc toujours les bienvenus.

vendredi 21 juin 2019